

PEUT-ON CROIRE CE QUE L'ON VEUT ?
--

Texte 1 : L'apologue de l'armateur

« Un armateur était sur le point de laisser partir un bateau d'émigrants. Il savait que celui-ci était vieux et que sa construction n'était pas particulièrement bonne ; qu'il avait affronté de nombreuses mers et de nombreux climats, et avait souvent eu le besoin d'être réparé. Certains lui firent part de leurs doutes à propos de la capacité du bateau à prendre le large. Ces doutes le préoccupaient et le rendaient malheureux ; il se disait qu'il devrait peut-être le faire entièrement réviser et rééquiper, même si cela devait lui coûter beaucoup d'argent. Cependant, avant que le navire ne prenne la mer, il réussit à laisser derrière lui ces réflexions qui le tracassaient beaucoup. Il se dit que le navire avait réussi à effectuer tant de voyages en toute sécurité et résisté à tant de tempêtes qu'il était inutile de supposer que, cette fois-ci, il n'en irait pas de même et qu'il ne rentrerait pas au port. Il s'en remit à la Providence qui ne pouvait manquer de protéger toutes ces malheureuses familles qui quittaient leur patrie en quête d'une vie meilleure. Il rejeta hors de lui tous les soupçons mesquins que l'on peut entendre sur l'honnêteté des entrepreneurs et des constructeurs navals. De cette manière, il acquit la conviction sincère et agréable que son navire était parfaitement sûr et en état de prendre la mer. Il assista alors à son départ avec le cœur léger, empli du souhait bienveillant que ces exilés rencontrent le succès dans ce monde inconnu qu'ils allaient découvrir ; et il fut dédommagé par sa compagnie d'assurances quand le bateau sombra au beau milieu de l'océan et disparut à tout jamais. »

Texte 2 : **Peut-on distinguer croyance et action ?**

« On pourrait, cependant, répondre que ce n'est pas la croyance qu'on juge mauvaise, mais l'action qui en découle. L'armateur pourrait dire : « Je suis parfaitement certain que mon bateau est en bon état, mais je sens tout de même qu'il est de mon devoir qu'il soit inspecté, avant de lui confier la vie de tant de personnes »... Admettons, pour commencer, que cette façon d'estimer la situation soit juste et nécessaire ; juste, parce que même quand les croyances d'un homme sont si bien établies qu'il ne peut pas penser d'une autre manière, il a toujours le choix quant aux actions que cette croyance suggère, et ne peut donc pas se dérober au devoir de mener l'enquête au seul motif de la force de ses convictions ; et nécessaire, parce que ceux qui ne sont pas capables de contrôler leurs impressions et leurs pensées doivent avoir une règle simple leur permettant de mener leurs actions publiques. Mais, en admettant que ce soit en effet nécessaire, il devient clair que ce n'est pas suffisant, et que ce que nous avons dit auparavant doit y être ajouté. Car il n'est pas possible de délier la croyance de l'action qu'elle suggère, au point que nous puissions condamner l'une sans condamner l'autre. Aucun homme, pourvu qu'il ait une forte croyance sur une question, ne peut l'examiner avec autant d'impartialité et de minutie que s'il en doutait réellement, sans pencher d'un côté plutôt que l'autre ; si bien que l'existence d'une croyance qui n'est pas fondée sur une investigation équitable rend un homme incapable d'accomplir son impérieux devoir. Et en vérité, elle n'est pas du tout une croyance, celle qui n'a pas quelque influence sur les actions de celui qui la tient. »

William Kingdon CLIFFORD, « L'éthique de la croyance » (1877)